

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

PARAISANT CHAQUE JOUR

DÉVOUEMENT

Un mot que j'entendis l'autre jour m'est resté dans la mémoire : « Je ne sais ce qu'il y a, mais on se sent meilleur ». Sous la pression des événements, les dispositions qui sommeillaient au fond des cœurs s'éveillent, se déploient ; et, quand il s'agit de cœurs français, ce sont d'admirables vertus que les grandes épreuves font éclore. Telle la vertu de dévouement.

Avec quel entrain ils sont partis, nos jeunes soldats, fiers de se dévouer à une cause sublime entre toutes : la dignité et l'existence même de la patrie ; le droit, pour l'Europe et pour le monde, d'échapper à la tyrannie d'une puissance aussi égoïste que formidable ; les hautes destinées de l'humanité, justice, liberté, générosité.

Et aujourd'hui, en effet, toute leur vie n'est que dévouement. Chefs et subordonnés ne sont pas seulement des hommes qui commandent et des hommes qui obéissent : ils sont amis. Les chefs sont ménagers de la vie et des forces de leurs hommes ; ceux-ci sont de cœur avec leurs chefs, en qui s'incarne le devoir et l'honneur. Nul n'est seul : les camarades sont des frères. Un naïf dictin français revient souvent sur les lèvres de nos soldats : « Quand il y en a pour un, il y en a pour deux ».

Au foyer, on s'efforce, chacun selon ses moyens, à seconder cette vaillance. Pour le bien des absents, il n'est pas de sacrifice qui couture. Les plus pauvres voudraient pouvoir envoyer à leurs maris, à leurs frères une part de leur chétif salaire. Ceux qui nous reviennent blessés, on les soigne avec amour : on voudrait, auprès d'eux, remplacer, en quelque mesure, la famille absente. De toutes parts on s'entraide, et ce dévouement cordial et universel serait, s'il le fallait, à la hauteur des suprêmes épreuves.

Bismarck a dit, non sans penser aux Français comparés aux Allemands : « Le sentiment, en face de la froide raison, est l'ivraie qui menace d'étouffer la bonne herbe : il faut couper et brûler l'ivraie. » Doctrine, certes, antifrançaise, mais doctrine fausse.

Le dévouement mutuel est, aux heures critiques, le plus puissant soutien. Chacun de nous, en ce moment, aime à songer que les siens, là-bas, ne sont pas de simples pièces dans une machine, mais qu'ils sont entourés de bons camarades qui veillent sur eux. Et, de leur côté, nos

soldats marchent plus crânement au feu, sachant que ceux qu'ils ont laissés au pays ne risquent pas d'être abandonnés.

La force même de l'armée est accrue à l'infini par cette union du sentiment à l'obéissance, de l'âme à la matière. Certes, le facteur souverain de la victoire, c'est la volonté. Mais, pour vouloir avec une énergie indomptable, une perséverance sans bornes, une foi inébranlable, une efficacité certaine suffit-il de vouloir vouloir ? Le dévouement mutuel est le plus puissant soutien de la volonté, parce qu'il met à sa disposition des forces inépuisables. Une volonté qui repose, non sur la contrainte ou sur l'instinct de domination et de destruction, mais sur l'union des cœurs, l'oubli des intérêts et préférences individuels, le dévouement absolu à la patrie et à nos compagnons de lutte, ne peut pas n'être pas invincible.

EMILE BOUTROUX,
de l'Académie française.

SITUATION MILITAIRE

(31 aout.)

La situation d'ensemble est actuellement la suivante :

I. Vosges et Lorraine. — On se rappelle que nos forces qui avaient pris l'offensive dans les Vosges et en Lorraine, dès le début des opérations, et repoussé l'ennemi au delà de nos frontières ont ensuite subi des échecs sérieux devant Sarrebourg et dans la région de Morhange, où elles se sont heurtées à des organisations défensives très solides.

Ces forces ont dû se replier pour se reconstituer, les unes sur le Grand-Couronné de Nancy, les autres dans les Vosges françaises. Les Allemands sont alors passés à l'offensive ; mais après avoir repoussé les attaques ennemis sur les positions de repli qu'elles avaient organisées, nos troupes ont repris l'attaque depuis deux jours. Cette attaque n'a cessé de progresser, bien que lentement. C'est une véritable guerre de siège qui se livre dans cette région, toute position occupée est immédiatement organisée de part et d'autre, c'est ce qui explique la lenteur de notre avance, qui n'en est pas moins caractérisée chaque jour par de nouveaux succès locaux.

II. Région de Nancy et Woëvre méridionale. — Depuis le début de la campagne, cette région, comprise entre la place de Metz, côté allemand, et les places de Toul

et de Verdun, côté français, n'a été le théâtre d'aucune opération importante.

III. Direction de la Meuse entre Verdun et Mézières. — On se rappelle que les forces françaises avaient initialement pris l'offensive dans la direction de Longwy-Neufchâteau et Paliseul. Les troupes opérant dans la région de Spincourt et Longuyon ont fait éprouver un échec à l'ennemi (armée du prince royal).

Dans les régions de Neufchâteau et Paliseul, au contraire, certaines de nos troupes ont subi des échecs partiels qui les ont contraintes à s'appuyer sur la Meuse, sans toutefois être entamées dans leur ensemble.

Ce mouvement de recul a obligé les forces opérant dans la région de Spincourt à se replier aussi, vers la Meuse. Au cours de ces dernières journées, l'ennemi a cherché à déboucher de la Meuse avec des forces considérables, mais par une vigoureuse contre-offensive il a été rejeté dans la rivière après avoir subi de très grosses pertes.

Cependant des forces nouvelles allemandes se sont avancées par la région de Roeroy marchant dans la direction de Rethel. Actuellement une action d'ensemble est engagée dans la région comprise entre la Meuse et Rethel sans qu'il soit encore possible d'en prévoir l'issue définitive.

IV. Opérations dans le Nord. — Les forces franco-anglaises se sont initialement portées jusque dans la région de Dinant-Charleroi et Mons : quelques échecs partiels subis, le forcement de la Meuse par les Allemands dans la région de Givet sur notre flanc ont contraint nos troupes à se replier, les Allemands cherchant toujours à nous déborder par l'Ouest. C'est dans ces conditions que nos alliés anglais attaqués par un ennemi très supérieur en nombre dans la région du Cateau et Cambrai, ont dû se replier vers le Sud, au moment où nos forces opéraient dans la région d'Avesnes et de Chimay. Le mouvement de recul s'est prolongé dans les journées suivantes. Cependant, une bataille générale a été engagée avant-hier dans la région de Saint-Quentin et de Vervins, en même temps que dans la région de Ham-Péronne ; cette bataille a été marquée pour nous par un succès important sur notre droite où nous avons rejeté la garde prussienne et le X^e corps dans l'Oise. Par contre et toujours en raison des progrès de l'aile droite allemande où nos adversaires ont réuni leurs meilleurs corps d'armée, nous avons dû marquer un nouveau mouvement de recul.

En résumé, à notre droite, après des

échecs partiels, nous avons pris l'offensive et l'ennemi reculé devant nous. Au centre nous avons eu des alternatives d'échecs et de succès, mais la bataille générale est de nouveau engagée. A gauche, par une série de circonstances qui ont tourné en faveur des Allemands, et malgré des contre-offensives heureuses, les forces anglo-françaises ont dû céder du terrain.

Nulle part encore nos armées, malgré quelques échecs incontestables, n'ont été réellement entamées. L'état moral de la troupe reste excellent, malgré les pertes considérables subies, qui ont été immédiatement compensées par les envois des dépôts.



PAROLES FRANÇAISES

Certains diplomates amateurs parlent déjà de faire de l'Alsace-Lorraine un second Luxembourg, une sorte d'Etat tampon, qui devrait pour toujours séparer deux puissances rivales. De cette solution bâtarde nous ne voulons rien savoir.

Depuis quarante-quatre ans nous défendons, en dépit des plus mesquines tracasseries, le patrimoine français que nous ont légué nos ancêtres.

C'est à la France que nous voulons faire retour, pleinement, sans restrictions, sans combinaisons louches et niaises.

ABBÉ WETTERLÉ,
Ex-député d'Alsace au Reichstag.
(Lettre à M. Clemenceau. — 30 août 1914.)

LE TABLEAU D'HONNEUR

Sont inscrits au tableau spécial pour la Légion d'honneur et la médaille militaire :

Pour chevaliers de la Légion d'honneur. — Les sous-lieutenants Maroquenne, du 14^e régiment de hussards, grièvement blessé de quatre balles, n'en continua pas moins à assurer le commandement de sa patrouille; et de Nompère de Champagny, du 14^e régiment de hussards, blessé de trois coups de lance en enfonceant, avec une poignée de cavaliers, un peloton ennemi.

Le capitaine d'infanterie Marin Julliard, observateur en aéroplane, blessé au cours d'une reconnaissance aérienne accomplie sous un feu violent.

Le lieutenant d'artillerie coloniale Escot, pilote aviateur, blessé au cours d'une reconnaissance aérienne accomplie sous un feu violent.

L'adjudant Guidon, pilote aviateur, grièvement blessé au cours d'une reconnaissance aérienne.

Le maréchal des logis d'artillerie Benoît, pilote aviateur, grièvement blessé au cours d'une reconnaissance aérienne, a eu l'énergie de ramener son appareil et son passager jusqu'au terrain d'atterrissement de son escadrille.

Pour la médaille militaire. — Le cavalier trompette réserviste Martin, du 14^e régiment de hussards: s'est porté courageusement à l'aide de son lieutenant grièvement blessé et a tué de sa main l'officier ennemi qui menaçait son chef.

NOUVELLES MILITAIRES

L'avance russe.

En Galicie. — Sur tout le front autrichien la bataille continue.

Au sud de Lublin les troupes russes ont passé de la défensive à l'offensive, elles s'avancent dans une région encombrée de cadavres autrichiens que l'ennemi n'a pas pu emporter.

Bien que certains régiments se battent déjà depuis sept jours, l'acharnement des combats ne diminue pas. En maints endroits les troupes russes attaquent à la baïonnette.

Près de Tomaschof la bataille se poursuit toujours aussi vive.

Sur tout ce front les troupes russes ont fait beaucoup de prisonniers et ont pris des canons, des mitrailleuses et des caissons d'artillerie, ainsi qu'un nouveau drapeau autrichien.

Dans la direction de Lemberg, après un combat acharné, les troupes russes ont poussé leur front jusqu'à la hauteur de Kamionka, qui a été occupée.

Les renforts anglais.

Afin de faciliter l'enrôlement des 100,000 recrues destinées à constituer une nouvelle armée de 100,000 hommes, lord Kitchener a porté la limite d'âge de trente à trente-cinq ans.

Les anciens soldats seront acceptés jusqu'à quarante-cinq ans et certains sous-officiers jusqu'à cinquante ans.

Les forts de Liège.

Le gouvernement belge annonce officiellement que plusieurs forts de Liège résistent encore.

Les pensions et les soldes.

Voici l'article essentiel du décret qui règle la question du cumul des soldes et des traitements des fonctionnaires appelés sous les drapés :

Il faudrait manger...



Une guerre rapide et courte, un coup d'assassinat sur la France, un coup de boutoir contre la Russie; en tout, quelques semaines, deux mois au plus d'hostilités : tel était le plan de l'état-major allemand, non seulement pour des raisons stratégiques, mais bien plus encore pour des nécessités vitales.

Pour combattre, il faut manger; pour combattre longtemps, il faudrait avoir de quoi manger longtemps, et de quoi nourrir non seulement les armées, mais encore le peuple allemand, qui compte aujourd'hui 68 millions de bouches.

En 1870, l'Allemagne n'était guère occupée d'agriculture et produisait tout ce qu'elle pouvait consommer, et au delà : elle était un des marchés où l'Angleterre industrielle achetait quotidiennement une partie de sa nourriture.

En 1914, l'Allemagne est une grande usine : au recensement de 1907, elle ne comptait sur 32 millions de travailleurs que 10 millions d'hommes occupés au travail de la terre.

Il a donc fallu que, depuis vingt ans, l'Allemagne achète au dehors d'énormes quantités de vivres. Voici quelques chiffres officiels qui en diront plus que vingt pages de commentaires.

En millions de marks (le mark vaut 1 fr. 25), l'Allemagne a acheté et consommé (je défaillant les réexportations) :

	1903	1908	1913
Blé	228	307	332
Orge	164	255	444
Autres céréales	153	56	51
Viandes	114	95	97
Total	659	713	924

On voit la progression continue. A l'heure actuelle, l'Allemagne devrait acheter au dehors, pour sa consommation personnelle, quotidienne, 3 millions de francs de vivres indispensables par jour.

La *Gazette de Francfort* reconnaît que tous les arrivages sont coupés et par terre et par mer. On dit qu'avant la guerre le gouvernement et le grand commerce auraient pris quelques précautions et que l'empire aurait acheté d'avance trois mois de vivres. C'est une affirmation vraisemblable, mais non certaine : admettons-la.

Mais il ne faut pas raisonner d'un empire encerclé, comme d'une ville assiégée. Dans une ville, trois mois de vivres peuvent être réunis dans des magasins sous le contrôle de l'autorité qui, rationnant chacun et distribuant au jour le jour, empêche le gaspillage, le luxe et l'accaparement. Allez donc faire la même besogne sur un empire tout entier, dont les grandes villes et les classes enrichies ont pris l'habitude des énormes repas plantureux, ostentatoires ; allez donc mettre à la ration 65 millions de bouches réparties sur 54 000 kilomètres carrés ! Toute l'armée allemande, occupée à cette seule besogne, n'y suffirait pas. La *Gazette de Francfort* fait déjà appel au patriotisme de tous pour que les classes riches sacrifient de leur bien-être et de leurs commodes au salut de l'empire. Nous sommes au trentième jour de la mobilisation... Que sera-ce dans quelques semaines ? — V. B.

Direction des services du matériel.

Un décret en date du 31 août crée dans chaque corps d'armée une direction des services du matériel.

Le *BULLETIN* est réservé à la zone des armées. Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, bureau de la presse. »

Les manuscrits ne sont pas rendus.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

ÉPOPÉES

LA BATAILLE DE JEMMAPES

(6 novembre 1792.)

L'armée française fut tenue, toute une nuit, au fond d'une plaine humide et, le matin, affaiblie et détrempée, on la mena au combat.

Le public entoura aussitôt les véhicules et les officiers belges furent l'objet d'une manifestation de sympathie spontanée, en même temps qu'ils étaient accablés de questions. Ils y répondirent d'ailleurs avec la meilleure grâce.

C'est ainsi que l'on sut qu'ils venaient de Namur et que le camion pris à l'ennemi, contenait diverses pièces d'un *Zeppelin*, abattu par les balles. Moteur, tuyauterie, boussoles, arbres de couche, cylindres, gouverneur, pièce d'armature étaient sous cette toile, soustraits aux regards du public.

Plus tard, le convoi s'engageait dans Paris et, par les boulevards extérieurs, gagnait un centre d'aviation de Seine-et-Oise.

Les engagements en Angleterre. — A cause de l'enthousiasme produit par la déclaration de guerre, de très grandes difficultés ont été éprouvées pour assurer le recrutement des hommes qui venaient s'engager en foule. Le personnel normal du recrutement est organisé pour environ 30 000 recrues par an, en temps de paix. A la déclaration de guerre, ce personnel a affaibli à 40 000 recrues en une seule semaine. Le personnel des bureaux de recrutement a été immédiatement augmenté. Plus de 7 000 hommes se sont ainsi de nouveau enrôlés en douze heures.

La neutralité de la Suisse. — La Suisse est, on le sait, résolue à défendre sa neutralité complète, absolue, et l'inviolabilité de son territoire.

On raconte que, lors de son voyage à Berne, Guillaume II, s'adressant à un soldat suisse, excellent tireur, lui posa cette question :

— Vous êtes 10 000 tireurs comme moi en Suisse, que feriez-vous si j'envoyais contre vous 203 000 Prussiens ?

— Sire, nous tirerions chacun deux coups de fusil ! Voilà tout !

Adresse des vétérans garibaldiens de Sienne. — Le comité des vétérans garibaldiens de Sienne a prié le consul de France à Livourne de transmettre l'adresse suivante, au Président de la République et au général Joffre :

« A vous, magnanime Président de la République de France ; à vous, général Joffre, commandant en chef de l'armée française ; à vous frères latins, hérosiques pionniers de la liberté et de la civilisation, les Garibaldiens de Sienne souhaitent la plus complète victoire contre la tyrannie de l'empire autrichien et de l'empire allemand. »

La bonne cache. — Dorville, le joyeux Dorville, qui connaît, dans les music-halls parisiens les plus francs succès de rire, aura connu, ce mois-ci, quelques minutes pénibles.

Dorville est Belge ; il est lieutenant de réserve dans son pays. Dès la nouvelle des hostilités, il partit de Vichy où il jouait, rejoindre son poste, là-haut, près de Liège.

Surpris, au cours d'une reconnaissance, il tomba aux mains des uhlans, qui le maltraitèrent comme on le pense. Ne prétendaient-ils pas employer son talent à leurs amusements ?... Mais, on l'occupa aux corvées ; chargé de décharger le fourrage d'un wagon, il eut l'heureuse idée de se dissimuler dans le loin. Sur ces entrefaites survint une patrouille belge, qui mit en déroute les uhlans, et, s'emparant du fourrage, trouva un homme dédans. Surprise et joie !

Délivré, Dorville rejoignit son poste. Et le soir, à ses camarades, il conte volontiers son histoire, sans nulle mélancolie, pour une fois... 200 ont été incarcérés à Belle-Isle.

Prisonniers allemands en Angleterre. — Le premier contingent de soldats allemands capturés par les troupes anglaises à Mons vient d'arriver à Dorchester.

Le maire, M. Leroux, et le premier adjoint, M. Gratien, eurent la délicate pensée de déclarer « empêchés » et de laisser à leur collègue l'honneur de célébrer le mariage, revêtu de l'uniforme militaire, sur lequel se détachait l'écharpe tricolore.

La cérémonie, de ce fait, fut transformée en manifestation patriotique, et des allocutions furent prononcées pour le succès de nos armées.

Et cependant, Dumouriez de sa personne alla voir si réellement on pouvait forcer à droite la terrible position qui arrêtait Beurnonville. Ce dernier poste était le poste d'honneur, et l'on y avait mis nos volontaires parisiens ; rude épreuve pour ces jeunes gens, arrivés d'hier et n'ayant jamais vu le feu. A onze heures, Dumouriez, envoya à la gauche son second, un autre lui-même, le brave et intelligent Thouvenot qui prit le commandement, emporta le village de Jemmapes.

Et cependant, Dumouriez de sa personne alla voir si réellement on pouvait forcer à droite la terrible position qui arrêtait Beurnonville. Jamais général n'arriva plus à propos ; nos volontaires parisiens, menés par Dampierre, sous un feu terrible, avaient déjà fait un pas, emporté l'étagé inférieur des triples redoutes ; Dampierre, marchant seul devant eux, les entraîna, avec le régiment de Flandre. Portés ainsi en avant, ils étaient en plus grand péril, et ils ne reculaient pas. Sur eux plongeait le feu des redoutes d'en haut, et de loin encore, un de nos généraux ne les

reconnaissant pas, leur envoyait des boulets. Au moindre mouvement, un magnifique corps de dragons impériaux était prêt à les sabrer.

Enfin, Dumouriez arrive ; mais pendant ce temps, voici venir les dragons impériaux, qui s'ébranlent à la fin, vont, de leurs chevaux lancés, heurter l'infanterie parisienne. Nos volontaires montrèrent ici un admirable sang-froid ; avec l'heureux instinct qui caractérise cette population intelligente entre toutes, ils laissèrent venir la masse effrayante presque au bout de leurs fusils, firent une décharge à bout portant, qui, du premier coup, leur fit un rempart de cent chevaux abattus. La superbe cavalerie, poursuivie par Dumouriez et ses hussards, s'enfuit jusqu'à Mons.

Il revint alors vers l'infanterie : « A vous mes enfants ! » et il se mit de toutes ses forces à chanter la Marseillaise. Ce fut un entraînement. Un « Ca ira » des plus sauvages continua, et les redoutes, en un moment furent emportées, les canonniers tués sur leurs pièces. Les grenadiers hongrois, ces splendides colosses, qui ne pouvaient rien comprendre à cette tuerie, furent en un moment envahis, dominés, sabrés.

Vainqueurs à droite et à gauche, le général avait moins d'inquiétude sur le centre. Le centre s'ébranlant pour passer la plaine, doubla le pas, et n'eut pas le temps de perdre beaucoup de monde.

Deux brigades cependant eurent un peu d'hésitation. Un jeune homme, sans aucun grade et qui n'était autre chose que le valet de chambre de Dumouriez alla de son mouvement rallier l'une des brigades et, la rapprochant d'un corps de cavalerie française, mena le tout au combat. Le duc de Chartres n'eut pas moins de succès auprès de l'autre brigade. Tout le centre ainsi rallié, fort de la victoire de la gauche, qui déjà, sous Thouvenot, ayant dépassé Jemmapes, attaquait les plus hauts sommets, força les redoutes qui lui étaient opposées.

MICHELET
(*La Révolution.*)

QUELQUES LIGNES PROPHÉTIQUES

Peu d'années après la guerre de 1870, les célèbres écrivains alsaciens Erckmann-Chatrian publient un roman, le *Brigadier Frédéric*, histoire d'un Français chassé par les Allemands. On lira avec intérêt les lignes qui terminent cet ouvrage : les deux collaborateurs, qui connaissaient bien l'Allemand et son arrogance brutale, ont su prévoir, longtemps à l'avance, l'unanime haine qu'il arriverait à déchainer.

Et quant aux Allemands, ils récolteront aussi ce qu'ils ont semé ! Maintenant ils sont au pinacle : ils font trembler l'Europe et ils ont la bêtise de s'en réjouir. C'est très dangereux de faire peur à tout le monde, nous l'avons appris à nos dépens, ils l'apprendront à leur tour ! Parce que Bismarck a réussi dans ses entreprises, ils le considèrent comme une espèce de dieu ; ils ne veulent pas reconnaître que cet homme n'a employé que des moyens malhonnêtes : la ruse, le mensonge, l'espionnage, la corruption et la violence... Ce qu'on bâtit là-dessus n'est jamais solide.

Mais tout ce qu'on pourrait dire aux Allemands, ou rien, ce serait la même chose ; ils sont grisés par leurs victoires, et ne se réveilleront que lorsque l'Europe, fatiguée de leur ambition et de leur insolence, se lèvera pour les remettre à la raison ; alors ils seront bien forcés de reconnaître, comme nous l'avons reconnu nous-mêmes, que « si la Force prime quelquefois le Droit, la Justice est éternelle !... »

ERCKMANN-CHATRIAN.

Les Lauriers sont fleuris.

Sur l'air : *Après de ma blonde.*

Dans les jardins de France, { bis.
Les lauriers sont fleuris,
Les vautours qui s'avancent
Voudraient y faire leurs nids.

Refrain.

Pour sauver la France
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
Pour sauver la France,
Qu'il fait bon servir ! (1).

Les vautours qui s'avancent { bis.
Voudraient y faire leurs nids :
Ya les vautours d'Autriche,
Ya les Prussiens maudits !

Pour sauver...

Ya les vautours d'Autriche, { bis.
Ya les Prussiens maudits !
Mais les chasseurs s'en fichent :
Ils ont leurs bons fusils !

Pour sauver...

Mais les chasseurs s'en fichent : { bis.
Ils ont leurs bons fusils !
Le chasseur d'Angleterre
Et de la France aussi,

Pour sauver...

Le chasseur d'Angleterre { bis.
Et de la France aussi,
Le p'tit Belge en colère
Et l'Cosaqu de Russie...

Pour venger...

Le p'tit Belge en colère { bis.
Et l'Cosaqu de Russie
Prêts à lutter, farouches,
Tous les quatre-z-unis.

Pour venger...

Prêts à lutter, farouches, { bis.
Tous les quatre-z-unis
Jusqu'aux dernièrs cartouches,
Jusqu'au dernier soupir ! (2).

Dernier refrain.

Pour venger la France,
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon, { bis.
Pour venger la France
Qu'il fait bon mourir ! (3)

TRÉODORE BOTREL.

(1) Prononcez : « servi ! »

(2) Prononcez : « soupi ! »

(3) Prononcez : « mourir ! »

POUR LES FAMILLES DES SOLDATS

Pour les femmes sans travail. — Sous le patronage de M. Delcassé, et sous la présidence de la duchesse d'Uzès, s'est constituée l'œuvre patriotique et humanitaire, dont le but est de venir en aide à toutes les femmes nécessiteuses qui ne bénéficient ni de l'allocation militaire ni d'aucun autre secours des bureaux de bienfaisance, et entre autres aux femmes qui, par leur situation sociale, ne peuvent ou n'osent demander un secours.

Sociétés régionales. — L'association des agents d'Ille-et-Vilaine, la société des enfants de la Loire-Inférieure, et celle des enfants de l'Aude sont en mesure d'assurer les rapatriements dans ces départements.

Pour les enfants. — On vient de créer une organisation qui a pour objet de coordonner les efforts en vue du placement temporaire des enfants. Elle est placée sous les auspices de la commission de coordination des secours. Elle se nomme la Sauvegarde des enfants.

REVUE DE LA PRESSE

La Liberté. — Des corps d'armée français qui ont peu donné vont entrer en ligne. La résistance ne faiblira point. Si le premier ou le second acte du grand drame nous a déçus, est-ce que la victoire finale de l'Europe coalisée contre l'Allemagne ne doit plus nous apparaître comme le dénouement certain ? Le croire serait méconnaître l'âme d'airain que s'est faite ce pays.

L'Homme libre. — Ce qui est acquis déjà, sans contestation possible, c'est que les difficultés de la marche à travers la Belgique se compliquent maintenant de la bataille ininterrompue qu'il faudra livrer jusqu'à Paris, et quand on sera là, si l'on doit y être, ce sera le tour des armées de province et de l'armée de Paris de combiner leurs efforts, en vue d'enfoncer l'ennemi sur une ligne de trop grande étendue pour qu'il puisse victorieusement résister.

Le Figaro. — Paris a devant lui des milliers de défenseurs acharnés qui ont fait le serment de vaincre ou de mourir ; il est grave et prêt ; il méprise ceux qui doutent de lui ; il est animé d'une foi inébranlable dans sa destinée.

Berlin est seul, abandonné par son empereur et par l'armée, livré d'avance à un ennemi puissant qui a déjà remporté des victoires, et dont la marche est irrésistible.

Eh bien ! non, ce n'est pas un sacrilège de dire que, sous les murs de Paris, l'armée allemande, qui se croit triomphante, porte peut-être en formation dans ses flancs un des plus grands désastres de l'histoire.

L'Echo de Paris. — Aujourd'hui, la barbarie se rase sur notre sol. Dans les plaines du Nord, où le flot sauvage a passé, à Cambrai, à Bouchain, il y a eu, comme dans l'Est, des scènes affreuses... Il faut que tous le sachent, non pour abandonner leurs âmes à des frayeurs indignes d'une nation, consciente de sa force et fière de son indépendance, mais pour armer leurs coeurs de la triple cuirasse d'airain qui fait les héros.

Le Rappel. — Attendons, espérons et rendons grâce à M. Millerand de ce qu'il fait pour nous assurer le succès.

La classe 1914 est appelée et sont rappelés, en même temps, « les hommes de la réserve de l'active et ceux des classes les plus anciennes de l'armée territoriale, qui avaient été momentanément renvoyés dans leurs foyers ». Cette mesure qu'a ordonnée enfin M. Millerand, la France tout entière la réclamait.

La Bataille syndicaliste. — Ceux-là qui partent ont été élevés à la rude école de l'adversité, rien ne les rebutera, pourvu qu'ils rencontrent des chefs sympathisants.

Ces travailleurs, comme ceux qui sont partis rejoindre leur corps, savent qu'aujourd'hui ce n'est plus à la tribune des congrès internationaux qu'il faut défendre nos idées, mais par la force des armes, pour faire faire la gueule des canons impérialistes.

Petit Provençal. — La lutte sera longue et dure : ne le savions-nous pas dès le premier jour ? Mais l'issue n'en saurait être douteuse.

La constitution du nouveau ministère indique à quel point l'unité morale des partis — aujourd'hui disparus — est profonde et complète dans le plus ardent patriotisme. Que la nation s'élève à la hauteur des circonstances ! Restons impassibles et forts : il suffit de vouloir.

Le Times. — La Prusse orientale, cette terre sacrée des hobereaux prussiens, est déjà prostrée aux pieds de la Russie. Ses armées se ferment sur la Galicie pour tenir l'Autriche en échec pendant que dans la Pologne russe la principale armée s'avance via Posen et Francfort-sur-l'Oder jusqu'aux portes du Brandebourg.

Des masses, des masses énormes. 2 millions d'hommes dans l'armée de première ligne et 2 millions qui se concentrent en arrière. Dans les premiers combats, l'armée russe a fait montre d'une vigueur splendide et sa puissance offensive a dépassé tout ce qu'on attendait.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.